

Espace vide

Gravity d'Alfonso Cuarón

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 166, mars-avril 2014

50 ans après... *Le chat dans le sac* et *À tout prendre*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71198ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fontaine Rousseau, A. (2014). Compte rendu de [Espace vide / Gravity d'Alfonso Cuarón]. *24 images*, (166), 62-62.

Espace vide

par Alexandre Fontaine Rousseau

G *Gravity* débute sur un lourd silence qui plane sur la salle un moment. Puis, lentement, le son fait surface et, en reprenant progressivement sa place habituelle dans l'ordre des choses, réaffirme la suprématie du cinéma sur les sens du spectateur. Cette incertitude, ce vide que l'on ressent temporairement comme un choc puissant, est en fait la première manifestation d'une mise en scène qui subjugué par son autorité – une mise en scène qui n'hésite pas à élever sa mainmise sur l'espace au rang de force de la nature et qui donne l'impression qu'elle fera de cette puissance redoutable une conception du monde. Exposant la fragilité des corps, jouissant de son pouvoir de vie ou de mort sur les êtres avec une supériorité écrasante, la mise en scène de *Gravity* s'avère tout d'abord l'expression d'un fulgurant matérialisme; et la tyrannie qu'elle exerce sur notre regard en fait l'expression d'une force cosmique impitoyable dont elle cherche à reproduire la violence et l'ascendance sur l'homme.

Cependant, la férocité initiale de cette histoire de survie impossible s'estompe à vue d'œil alors que se multiplient, durant la seconde moitié du film, les allusions mystiques et autres bondieuseries de tous acabits. Formidable réussite sur le plan technique, *Gravity* s'impose malgré tout comme le film le plus «révolutionnaire» de l'année 2013 sur le plan de la pure mise en scène – pour autant que l'on conçoive celle-ci principalement comme un travail sur l'espace. Repoussant les limites du champ en même temps que celles du hors-champ, redéfinissant la position du spectateur au cœur du cadre, Alfonso Cuarón signe peut-être avec son odyssée cosmique le tout premier film réellement tridimensionnel de l'histoire du septième art. Car il faut bien admettre que la technologie 3D n'est pas, dans *Gravity*, qu'un vulgaire supplément servant à majorer le prix de la projection.

Exploitant habilement l'étrange sensation de flottement que provoque cette nouvelle profondeur de champ, Cuarón



utilise consciemment la perspective altérée de la 3D comme moyen d'accentuer cette impression d'une totale perte de repères qu'instaure l'incroyable plan-séquence d'une vingtaine de minutes sur lequel s'ouvre son film. Tout, dans l'expérience qu'il procure, tend vers une dématérialisation de l'écran. À cause de la noirceur de celle-ci, qui se confond initialement avec l'obscurité de la salle, le cinéaste installe chez le spectateur l'illusion que la frontière séparant l'image projetée de l'espace dans lequel elle est projetée s'est estompée. L'image semble ainsi s'étendre à perte de vue, s'abstraire de l'écran et se prolonger dans la salle où elle peut recréer l'infiniment grand – ingénieux dispositif technique qui renvoie très concrètement à la conception que semble défendre le film quant à la place qu'occupe l'homme dans l'univers.

Le hors-champ, dans *Gravity*, s'étend ainsi à l'infini, dans toutes les directions à la fois; et notre regard, isolé au centre de ce néant, dérive sans direction précise dans un état d'apesanteur fabriqué de toutes pièces. Prenant conscience de l'espace qui l'entoure, le spectateur découvre par le fait même qu'il est à la merci de la mise en scène et des forces qu'elle convoque. Sollicité de tous bords tous côtés, son regard en alerte doit constamment apprendre à apprivoiser ce nouvel environnement dans lequel il est plongé, ce vide inquiétant amplifié par la 3D où chaque objet devient une menace potentielle. Les pluies de débris cosmiques

se succèdent, implacables, frappant par vagues le spectateur impuissant qui n'espère qu'une chose: survivre au prochain assaut pour fuir vers l'avant, vers une mort qui semble inévitable.

Malheureusement, cette mécanique impeccable est au service d'un récit qui s'avère d'une simplicité frôlant l'idiotie. Pire encore, le film effectue en cours de route une véritable volte-face philosophique qui vient contredire jusqu'à la férocité fondamentale de sa mise en scène. Car après avoir fait de l'homme un vulgaire bout de chair flottant dans le vide, Cuarón passe le dernier tiers de son film à asséner coup sur coup une série de discours larmoyants, déployant par leur biais une spiritualité élémentaire assaisonnée de psychologie populaire. Convoquant très bêtement anges et esprits avant de conclure son récit de survie primaire dans une débauche mystique de lumière éblouissante et de musique «inspirante», le réalisateur délaisse définitivement le vide intersidéral pour embrasser la surenchère narrative hollywoodienne. Cuarón qui, en faisant éclater les limites de l'écran aurait pu remettre en question les certitudes du spectateur, se contente finalement de le rassurer par le biais d'une finale complaisante, aussi convenue qu'assommante. ■

États-Unis, Royaume-Uni, 2013. Ré.: Alfonso Cuarón. Scé.: Alfonso Cuarón, Jonas Cuarón, Rodrigo García. Ph.: Emmanuel Lubezki. Son.: Glenn Freemantle. Mont.: Alfonso Cuarón, Mark Sanger. Mus.: Steven Price. Int.: George Clooney, Sandra Bullock. Couleur. 91 minutes. Dist.: Warner Bros.